



LES AMOUREUX

XIII

Extraits du « Jardin d'Amour »

Suite. Voir ci-dessus p. 137

DISCOURS D'AMOUR

Pour approcher une demoiselle en la compagnie de plusieurs, et lui déclarer son amitié. (1)

L'AMANT. Mademoiselle, vos bontés et vos bonnes grâces sont cause que je me suis approché de vous; je ne sais s'il ne vous déplaira point de la liberté que je prends de vous approcher, mais c'est afin de savoir de vous qui est celui que vous aimez et tenez pour votre serviteur.

LA DEMOISELLE. Hélas! je vous assure que la compagnie d'un jeune homme de votre mérite ne saurait être qu'agréable; au contraire, je me crois indigne de l'honneur que vous me faites, et pour le fait de mon serviteur, je vous assure que je n'en ai point, car je n'en suis pas capable.

L'AMANT. Vraiment, je crois que vous vous moquez de moi; car la bonne grâce et la sagesse que je connais en vous, me font juger et croire que vous ne pouvez pas être sans être aimée de quelque beau jeune homme; c'est pourquoi je vous prie de me dire et nommer celui qui est votre bien-aimé serviteur, d'autant plus que je désirerais volontiers le connaître, car peut-être vous regarde-t-il sans que je le sache. Et si le le connaissais, au sortir d'ici je me ferais un plaisir de l'aller trouver et je lui ferais un véritable récit des perfections que j'ai reconnues en vous.

(1) Extrait de l'édition Thiriart.

LA DEMOISELLE. Vraiment, vous me croirez s'il vous plaît, mais je vous dis la vérité que je n'ai aucun serviteur, pas même que je sache.

L'AMANT. Je vois bien à la couleur de votre visage, que vous êtes un peu honteuse de me le nommer; mais ne craignez point, car je ne saurais croire qu'une aussi belle et aussi honnête personne que vous, soit sans serviteur. C'est pourquoi je voudrais le savoir, d'autant plus que je serais joyeux de connaître celui auquel vous prétendez.

LA DEMOISELLE. Vous pouvez croire et dire tout ce qu'il vous plaira; mais je vous assure que je ne prétends point, ni connais aucun.

L'AMANT. A la vérité, si cela est, je suis bien trompé; mais je désirerais avoir une telle fille que vous pour maîtresse. Hélas! je crains que vos amours ne soient remplies de mécontentements par quelques entretiens de votre serviteur, faites-moi donc cette grâce de me dire qui c'est et où il est, afin que le connaissant, je sache comme il se comporte.

LA DEMOISELLE. Eh! que vous êtes incrédule. Comment voulez-vous que je vous dise ce que je ne sais pas moi-même? croyez-le, ne le croyez pas, je vous dis que je ne sais qui il est, ni qui c'est.

L'AMANT. Mademoiselle, je crains encore que ma présence ne vous donne quelque fâcherie; car si votre serviteur voulait vous parler, assurément je serais cause qu'il n'oserait approcher. C'est pourquoi, si vous le désirez, je me retirerais un peu en arrière et vous dirais adieu; mais avant de partir, permettez-moi, je vous prie, de vous dire adieu à la faveur de votre serviteur, et cela m'obligera beaucoup, d'autant plus que je crois que votre amour et votre dessein prétendent à un autre qui est cent fois plus capable que moi.

LA DEMOISELLE. Ah! que vous êtes un grand moqueur de parler ainsi à mon égard, car vous savez très bien que je suis une pauvre fille qui se croit indigne de la moindre de vos attentions.

L'AMANT. Pardonnez-moi, mademoiselle, car maintenant je reconnais tant de grâces et d'honneur en vous, que je m'estimerai très heureux d'être le serviteur de votre serviteur. Obligez-moi donc, s'il vous plaît, de me dire avant que je me sépare de vous, qui est celui que vous prétendez, car si vous n'en avez point comme vous le dites, et que je fusse digne de vos mérites, je prendrai la liberté de m'approcher encore plus près de vous pour vous chérir comme votre bon et fidèle serviteur.

LA DEMOISELLE. Ah! que vous dites bien; mais mon esprit et mon savoir ne sont plus capables de rendre réponse à vos demandes. Car une simple fille, comme je suis, ne mérite pas d'être votre maîtresse et n'est pas digne d'avoir un tel serviteur que vous, au contraire, je

m'estimerais bien heureuse d'être votre servante. C'est pourquoi, si ce que vous me dites est pour rire et pour vous moquer de moi, je vous prie de vous retirer et de chercher une autre fille qui vous servira de passe-temps.

L'AMANT. Quoi? Mademoiselle, m'estimeriez-vous si imprudent et si méchant de vouloir me moquer de celle à qui mon cœur n'aspire qu'à obéir, servir et honorer tout le temps de ma vie et de tout mon pouvoir! J'aimerais mieux mourir que d'y penser; mais je vois que vous craignez de me dire votre volonté. Ne craignez point, je vous en supplie, car c'est à ce coup qu'il faut ouvrir son cœur et parler librement à son serviteur.

LA DEMOISELLE. Je confesse que je suis simple, mais à Dieu ne plaise, je ne suis pas si sotte que de m'engager et croire légèrement à vos paroles; mais puisque vous dites qu'il est temps d'ouvrir son cœur et de dire la vérité de ses désirs et pensées, obligez-moi, je vous prie, de me dire le premier si ce que vous me dites de bouche est semblable dans votre cœur, sans feintes, ni mauvaises intentions de me tromper, ou bien pour se railler de moi.

L'AMANT. Pardonnez-moi si je vous importune, c'est le grand amour et l'amitié que je vous porte qui me font si hardiment parler, pour vous faire savoir véritablement que tout le désir de mon cœur et pensée de mon esprit sont de vous aimer et servir, et être aimé et chéri de vous. Puisque vous me dites et m'assurez que vous n'avez pas de serviteur, dites-moi, de grâce, ne voulez-vous pas bien que je sois votre bien-aimé.

LA DEMOISELLE. J'aime l'honneur de Dieu et de tout le monde que voulez-vous davantage?

L'AMANT. Voilà bien dit; mais vous pouvez encore mieux dire à mon égard, si seulement vous eussiez dit oui. Mais j'aperçois bien maintenant que celui qui aurait l'amitié d'une fille sage comme vous, serait heureux. C'est pourquoi je vous prie, sans plus tarder, de me dire franchement si vous m'aimez et me voulez tenir pour votre fidèle serviteur.

LA DEMOISELLE. Vous êtes un peu trop importun, l'affaire ne presse pas tant que vous dites; car on dit qu'il faut connaître avant d'aimer.

L'AMANT. Il est vrai, Mademoiselle; c'est pourquoi vous ayant reconnue déjà par plusieurs fois si honnête fille, je m'estimerai très heureux si j'étais le serviteur d'une demoiselle comme vous; à toute heure je voudrais être auprès de vous, pour vous dire toutes mes pensées. C'est pourquoi, ma chère, si vous voulez me faire ce bien et la faveur de m'accepter et me vouloir pour votre serviteur, ah! que

ce serait une bonne fortune pour moi, car j'aurais le bonheur que j'ai désiré toute ma vie, et serais très-satisfait de vous avoir rencontrée pour me voir aujourd'hui honoré de vos bonnes grâces. Dites-moi donc, pour la dernière fois, si celui que vous aimez est près de vous ou non.

LA DEMOISELLE. Vous savez ce que je vous ai déjà dit, que j'aime l'honneur sur toutes choses.

L'AMANT. Quoi! me croyez-vous si méchant et si malheureux que de vouloir quelque chose contre votre bien et bonheur! Non, ne différez donc plus maintenant à me dire votre volonté, remplissez mon contentement, oui ou non: si vous le faites, ce sera m'obliger de vous être fidèle serviteur tout le temps de ma vie. Mais moi qui suis petit serviteur, je crains que vous ne fassiez guère de cas de moi ni de ma personne, toutefois je suis bon et de bonne volonté.

LA DEMOISELLE. Je ne doute plus de votre désir et bonté, ni m'inquiète de vos richesses, mais vous savez que je ne puis rien faire sans l'avis et le consentement de mes parents.

L'AMANT. Je vois bien que vous, qui êtes fille de maison, ne voulez de moi, qui suis pauvre garçon, et que vous prétendez à un autre plus capable que moi; mais aussi je m'en doutais bien, qu'il était impossible qu'une aussi belle fille que vous êtes, fût jusqu'à présent sans serviteur. Puisque vous ne voulez pas dire oui, dites-moi donc, non.

LA DEMOISELLE. Pourquoi ne me croyez-vous pas? Je vous ai dit plusieurs fois et je vous dis encore que je ne connais aucun serviteur; mais celui qui aura la volonté de m'épouser, doit en parler à mon père et à ma mère, car je ne les veux pas désobliger.

L'AMANT. Vous me dites en vérité que vous n'avez point de serviteur; moi je vous assure que je n'ai point de maîtresse; je vous prie donc si vous me jugez digne de vous, de dire oui; c'est une chose que je désire le plus. Je ne souhaite rien tant que de me concilier votre amitié; si vous voulez contenter mes désirs, je serais obligé de n'aimer jamais une autre que vous.

LA DEMOISELLE. Pour mettre fin à vos discours, je veux bien dire oui, mais à condition que mon père et ma mère feront ce qui leur plaira de moi.

L'AMANT. Oh! la belle parole! le plaisant oui! je vous assure, la belle, que j'ai le cœur tout content, mais ce n'est pas tout, il faut encore pour assurance de votre amitié, que vous me donniez votre foi et sans vous fâcher, permettez-moi de prendre un doux baiser.

LA DEMOISELLE. J'ai souvent oui dire que trop s'engager est dangereux, c'est pourquoi je vous prie de m'excuser. Toutefois, pour

vous assurer de ce que je vous ai dit touchant mon amitié, je ne vous refuserai pas un simple baiser, avec tout honneur et respect, qui pour mieux faire comme je crains l'offense, attendez que vous m'ayez épousé.

L'AMANT. Pour accomplir la bonne affection et volonté que je connais maintenant en vous, je vous prie donc de me faire le plaisir de vouloir m'obliger d'une de vos faveurs qui se peut faire en me donnant la bague que vous portez en votre doigt, laquelle partout et toujours je porterai et chérirai en assurance de notre loyale et parfaite amitié.

LA DEMOISELLE. Je le ferai volontiers, pourvu que vous permettiez que le plein pouvoir et libre vouloir de mon père et de ma mère soient surtout exceptés, et qu'une autre faveur vous me rendiez, pour assurance de notre affection.

L'AMANT. Je sais bien que cela est raisonnable, mais je vous prie d'avoir patience jusqu'à l'heure de nos fiançailles, car alors j'aurai quelque chose digne de vos mérites. Prenant donc congé de vous, je vous dirai adieu, vous priant de m'excuser si je ne vous entretiens pas plus longtemps, car je ne sais pas causer ainsi que le font plusieurs; mais je vous assure que tout ce que je vous ai promis, c'est de bon cœur et de bonne volonté.

LA DEMOISELLE. Je vous remercie beaucoup de l'honneur qu'il vous a plu de me faire; je vous promets d'en parler à mes parents, et je vous dirai leur volonté à la première entrevue. Vous disant adieu, je demeure votre très humble servante.

L'AMANT. Mademoiselle, je puis vous assurer que je vais quitter mon plus heureux séjour; c'est pourquoi, pendant cette triste absence, le temps me sera tellement ennuyeux que les moments me sembleront des jours et les jours des années entières; mais quoiqu'il en soit, puisque le temps et la nécessité nous contraignent de nous séparer, je vous assure que je n'oublierai jamais l'affection et la mémoire de vos yeux. Adieu, jusqu'au revoir qui sera le plus tôt possible

..

Comment l'amant doit saluer et parler à sa Maîtresse à la revue. (1)

Eh bien! Mademoiselle, comment vous êtes-vous portée depuis mon départ? Je sais bien que j'ai trop tardé de vous venir voir, car aux vrais amants les heures semblent des jours et les jours des ans; mais je vous prie de m'excuser d'autant que cela a été malgré moi et à mon grand regret.

(1) Extrait de l'édition Thiriart.

LA DEMOISELLE. Hélas! mon cher ami, je suis bien aise de vous revoir en bonne santé! votre couleur me fait juger que vous n'avez point été malade, de quoi je suis fort contente, j'en loue Dieu; et pour le fait du retardement, ne vous excusez point, car, Dieu, merci, je crois qu'il n'y a rien qui presse.

L'AMANT. Dites-moi, de grâce, comment se portent nos amours! en avez-vous parlé à vos parents, ainsi que vous me l'aviez promis.

LA DEMOISELLE. Oui, mon ami, ils l'ont trouvé fort bon et désirent qu'il soit bientôt accompli, si vos parents sont du même avis.

Comment le Garçon doit parler au Père de la Fille qu'il veut demander en mariage. Après l'avoir salué, il dira : (1)

Je vous prie, Monsieur, d'excuser la liberté que je prends de venir chez vous, pour vous demander la permission de converser mademoiselle votre fille, ayant grand désir de devenir son époux, si vous m'en jugez digne.

Réponse du Père. Je vous remercie, Monsieur, de l'honneur que vous nous faites; mais cette affaire demande un peu de réflexion; veuillez me pardonner si je ne vous rends pas réponse présentement; n'ayant pas encore l'honneur de vous connoître, j'ai besoin d'une huitaine de jours pour prendre des informations.

Le Garçon. Je vous assure que je ne manquerai pas de revenir; et si Dieu m'accorde la grâce d'être votre gendre, j'espère de vous donner autant de contentement, que si j'étois votre propre enfant.

Adieu, Monsieur, jusqu'au revoir; je me recommande à votre bon souvenir. (2)

Manière de présenter l'anneau conjugal à sa Maîtresse, lorsque le contrat est passé.

Ma chère amie, puisqu'il plaît à Dieu et à nos parents de nous unir, et qu'aujourd'hui j'en ai la certitude, recevez l'anneau que je vous donne, pour assurance de mon amitié. Et du moment que vous le mettrez au doigt, je vous fais la maîtresse de tout mon bien et de toutes les affections de mon cœur.

Réponse. Monsieur et cher ami, je vous remercie beaucoup de l'honneur que vous me faites, d'autant plus que je n'ai encore rien fait pour avoir mérité cette faveur; mais s'il plaît à Dieu de nous conserver la vie, je vous promets que vous n'aurez jamais à vous plaindre de moi.

(1) Ce paragraphe et le suivant, extraits de l'édition de Boubers.

(2) L'édition Thiriart dit : « Je me recommande à votre demoiselle. » C'est le progrès !...

jour avec plus de plaisir, et pour savoir mieux de quel prix sont ses douceurs. Je m'en aperçois maintenant, Mademoiselle : les obstacles irritent mes desirs ; et cette distance qui me sépare de vous, ne sert qu'à m'unir davantage. Tirez-moi de cet abîme de douleur où je languis : permettez-moi d'aller chercher la vie et le repos auprès de vous, ou daignez me rendre ici l'un et l'autre par votre heureux et prompt retour, si vous voulez que je vive pour être toujours,

Mademoiselle,

Votre, etc.



MÉTÉOROLOGIE

La Pronostication du temps



ERA-T-IL humide ou sec ? Aurons-nous de la pluie ou de la gelée ? Autant d'apostrophes qui se croisent dans la conversation journalière, et suscitent toujours autant de réponses péremptoires — M. Tout-le-Monde étant, comme on sait, maître ès-sciences météorologiques. Après tout, on s'est bien complu à lui accorder plus d'esprit qu'à Voltaire ; et, si l'on allait au fond des choses, il est probable qu'on ne pourrait lui refuser, en matière de prédiction du temps, plus de flair qu'à nos savants en chambre.

Il est certain que parmi les savants prédicteurs, le plus petit nombre se compose d'astronomes amateurs qui spéculent sur les mouvements sidéraux plus ou moins étrangers à notre planète ; les autres, membres de nos observatoires, se basent sur les résultats que leur fournit le service, assez mal organisé encore, de la météorologie, d'après des appareils dont les qualités d'enregistreurs ne sont point incontestées. Tel est, du moins, l'avis d'un savant belge (1) qui, tenant compte des erreurs fréquentes commises de part et d'autre, en reste à préférer à l'étude scientifique faite dans l'isolement du cabinet, l'empirisme basé sur l'observation de la nature.

Les interprétations par nos paysans et nos marins, des faits observés, sont, cela va de soi, parfois erronées par suite de l'ignorance de l'observateur. Il en est ainsi notamment d'un grand nombre de pronostics tirés de certaines dates de l'année. Quand le paysan nous dit que le temps qu'il fait tel jour présage le temps qu'il fera six mois plus tard, il a grande chance d'erreur, malgré la

(1) Léon DUMAS, *La physique météorologique*, 1896, dernier chapitre.

tradition. Ses prédictions du temps de saison à saison sont tout aussi contestables. Il vous dira : Après été sec, hiver rigoureux ; après été chaud, automne orageux ; après hiver brumeux viendra sûr printemps sec, etc. etc. Et après lui (ou contre lui) des savants ou pseudo-savants vous diront la même chose (ou le contraire). Que croire ? Le paysan n'hésitera pas à vous affirmer que de mémoire d'homme, il en a toujours été comme il vous l'affirme ; mais après une petite digression, il conviendra « qu'à présent, tout cela est bien changé ». De son côté, le savant, qui tout-à-l'heure, invoquait l'influence du soleil, finira par s'en tenir au terme vague de « probabilités », terme, en somme, indigne de son nom. D'ailleurs, dit justement M. DUMAS, « comment attendre une fixité des phénomènes, — seule base de la prévision — d'une planète qui, dans l'espace et le temps, modifie ses rapports de distance avec l'astre vivifiant ; dont l'atmosphère change continuellement de densité et tend à être résorbée ; dont la surface présente des rapports d'une réduction continue entre l'étendue des eaux et celle de la terre ; dont l'orographie se transforme lentement par les eaux, brusquement par les phénomènes sisméologiques et volcaniques ; dont une vie animale prépondérante détruit les autres vies et notamment la précieuse couverture sylvestre ; dont les oscillations lentes de la rotation déplace les pôles, etc. »

Si la possibilité des prévisions météorologiques à longue échéance fait l'objet de très nombreuses discussions entre les savants et les empiriques, il est un terrain où la « science » du paysan — et, après lui, celle du savant — deviennent plus probables : c'est dans la pronostication du temps qu'il fera demain ou tout-à-l'heure. Ici, le paysan triomphe — et la météorologie officielle n'intervient que pour corroborer, dans la plupart des cas, la « sagesse des anciens ».

Certes, les interprétations, par les campagnards ou les marins, d'un fait observé, peuvent être erronées parce qu'ils oublient parfois de corroborer l'un par l'autre. De ce que les poules battent des ailes, il est imprudent de conclure qu'il pleuvra ; mais si cinq ou six ou dix autres observations de même sens viennent s'ajouter à celle-là, la probabilité s'accroît d'autant et peut devenir une certitude si, levant les yeux au ciel, le paysan y voit des signes aussi frappants. Il est certain, néanmoins, que les faits naturels sur lesquels le paysan base ses pronostics sont généralement tous et chacun dignes d'attention.

On s'en apercevra aisément en parcourant les détails qui suivent. A côté de quelques absurdités, les « remarques du vieux cultivateur » — comme les appellent nos bons almanachs — ne manquent ni

d'intelligence, ni de variété, et elles témoignent d'une quantité d'observations traditionnelles vraiment incalculables.

Disons en terminant que nous n'avons pas cherché dans les livres la justification de ces pronostics — ce qui eût été possible, notamment pour ceux qu'on tire de l'aspect des nuages. Nous donnons ce que nous avons recueilli à bonne source traditionnelle et orale — sans plus.

..

Pronostics recueillis en Hesbaye.

1. Pronostics tirés des animaux.

SIGNES DE BEAU TEMPS. — Le matin, les moineaux criaillent, les pies jacassent de très bonne heure ; le coq chante en dehors de l'heure habituelle ; les guêpes se sont montrées en grand nombre. Dans la journée, les cricris du foyer chantent en grand nombre et sans cesse ; de nombreux fils de la Vierge couvrent les prés ; les hirondelles volent très-haut ; les abeilles vont butiner très loin et rentrent tard, de même que les pigeons, qui sont allés picorer aux champs (*les colons ont stu tchampi*). On a vu des rainettes monter aux arbres. Le soir, les vers luisants brillent plus qu'à l'ordinaire ; les éphémères volent en colonnes nombreuses qui s'élèvent dans les airs ; les poules se couchent de bonne heure ; les chauves-souris volent silencieusement en grand nombre. La nuit, les araignées travaillent à leur toile, le rossignol chante à voix claire et fort longtemps.

SIGNES DE PLUIE. — Les pigeons se posent sur le toit et présentent le jabot au levant. Les hirondelles rasant la surface du sol. Les oiseaux lustrent leurs plumes. Les poules se grattent rageusement et se vautrent dans la poussière (*les poyes si pouytet et elles si k'houtrihet*). Les canards et les oies battent des ailes, crient et se baignent avec délices. Les bêtes à cornes mettent le nez au vent, aspirent bruyamment l'air ; elles se rassemblent aux angles des prairies ou à l'ombre, en plaçant leur tête en arrière du vent. Les moutons quittent le pâturage à regret. Les ânes braient longuement et fréquemment. Le chat se passe la patte derrière l'oreille. Les coqs battent des ailes et chantent fréquemment. Les moineaux s'assemblent en troupes nombreux, à terre ou dans les haies, et poussent tous ensemble des cris incessants. Les grenouilles croassent. Les abeilles ne s'éloignent guère. Les moutons et les chèvres sautent et se battent. Les taupes poussent plus que d'habitude. Les chiens paraissent engourdis, ou mangent de l'herbe. La caille répète fréquemment son cri.

SIGNES DE PLUIE IMMINENTE. — Les vaches lèchent le salpêtre

qui suinte de la muraille. Les abeilles reviennent tôt et toutes ensemble. Les chiens inquiets grattent la terre. Les fourmis transportent activement leurs œufs. Les limaces font leur apparition. Les pigeons sont revenus tôt; ils se tiennent sur les toits de la ferme, qu'ils quittent pour un instant en un vol agité, brusque et en cassant constamment sa direction (*les colons spittet*).

SIGNES DE CALME PROCHAIN. — Les moineaux reprennent leur chant par grand vent. Les taupes sortent de leur trou.

SIGNES DE VENT. — Les bêtes à cornes font des sauts et secouent brusquement la tête. Les moutons deviennent folâtres et s'entre-cossent. Les pores mordillent et transportent la paille de leur litière, grouinent et secouent la tête. Les chats grattent les arbres et les pieux. Les oies étendent leurs ailes et s'essaient à voler. Les pigeons claquent fortement des ailes en volant.

SIGNES DIVERS. — Si le chat tourne le dos au feu, il gèlera. Quand les mouches piquent plus que d'habitude c'est un signe d'orage prochain. Au printemps, quand il reste une pie au nid, signe de pluie; si les deux le quittent ensemble et s'absentent, signe de beau temps constant. Tous les vingt-quatre heures, l'araignée opère des changements à sa toile; ces changements quel que soit le moment où ils se produisent présagent plusieurs heures de temps clair et sec.

2. Pronostics tirés des astres.

Quand le soleil luit par grand vent, signe de pluie. S'il est rouge le soir, il fera beau le lendemain; s'il est rouge le matin, il pleuvra le soir. Si le soleil reste environné de nuées, c'est un signe de pluie; si elles sont jaunes, c'est tempête; rouges ou rousses, signe de vent. Un long rayon de soleil qui passe entre les nuages (*li baguette de bon Dieu*) annonce de la pluie. La pluie qui commence au lever du soleil est rarement de longue durée.

La lune claire, sans taches noires, sans cercle rouge à l'entour, indique beau temps; si l'on aperçoit quelques taches noires dans son disque, et deux ou trois cercles autour de l'astre, cercles noirs et épais, il tombera une grande quantité d'eau. En été, la lune qui paraît rouge à son lever, pronostique grande chaleur; lorsqu'elle se montre claire en se levant, on peut attendre du beau temps. Si l'on voit la lune en son quartier, environnée d'un cercle obscur du côté le plus noir, c'est signe de pluie; s'il rougit, c'est grand vent; s'il est jaune, c'est tempête, grêle ou foudre. En été, si le croissant a les cornes claires, c'est beau temps; si elles sont troubles, c'est mauvais temps.

Les couronnes blanchâtres (halos) autour des astres sont un signe de pluie. Si les étoiles sont plus étincelantes que de coutume, et qu'elles semblent changer de place, signe de grand vent; si elles paraissent troubles, c'est brouillard ou pluie, et si le vent qui a cours ne cesse alors, il continuera longtemps.

Quand on aperçoit au ciel *li côye di St-Djâcques* « le chemin de St-Jacques » dite aussi *li Tchâssèye romaine* « la chaussée romaine » (lisez la voie lactée), c'est un signe de beau temps.

Si l'horizon est dépourvu de nuages et qu'il ne souffle aucun vent, sauf de bise, c'est un signe certain de beau temps. Après un orage, dès qu'on voit au ciel « assez de bleu pour faire un manteau à la Vierge et des braies à l'Enfant Jésus », l'orage est passé. Si au lever ou au coucher du soleil, l'air est clair et net, le beau temps est probable. Le soir rouge et le matin blanc sont le souhait du voyageur.

(A suivre)

O. COLSON.





DANSES VIEILLES

RECUEILLIES A BURNONTIGE (ARDENNES)



N parlant des bals de la St-Martin, en Ardennes, M. Pirson signalait, ci-dessus p. 73, les trois danses principales du pays, *l'Amoureuse*, *l'Allemande* et *li Maclotte*. Grâce à la bonne obligeance de MM. Tromme et Louon nous sommes parvenus à constituer la collection de ces vieux airs qui, aux fêtes villageoises du canton, égaient le peuple depuis des temps immémoriaux.

Ces vieilles danses, avec *li Passe-pid*, celui-ci moins pratiqué cependant étant donné la difficulté des pas, se dansent notamment à Burnontige le dimanche après la St-Martin, jour de « la fête », le lundi d'après et l'octave, c'est-à-dire le dimanche suivant, dans les principaux cabarets de la localité. Le premier jour, le bal, si l'on peut ainsi s'exprimer commence à la nuit tombante et dure jusqu'au matin; le lundi, après la messe jusqu'à midi, heure du diner, et l'après-midi jusqu'au matin; l'octave, comme le lundi.

L'orchestre se compose du seul violoneux — *li djoueux* « le joueur » — qui, dépositaire de la tradition ne manque pas, avant de donner le premier coup d'archet, de faire un grand signe de croix. Assis sur une chaise posée au haut d'une table, c'est lui qui satisfait aux goûts anciens — et, aujourd'hui, malheureusement aussi, aux goûts nouveaux — de son pied marquant le pas des danses et s'oubliant même jusqu'à *tarlater*, chanter sur des trallala énergiques, lorsque son grinçant instrument ne parvient pas à dominer le bruit que font les danseurs ne se trémoussant.



Le *djoueur* est engagé pour toute la fête par le cabaretier qui le paie trois ou quatre *pièces*, quinze ou vingt francs. Les amateurs ne défraient le cabaretier que sous forme d'une « tournée » de petits verres. De son côté, le *djoueur* touche, pour les trois danses — l'Amoureuse, l'Allemande, li Maclotte, — un sou de chaque cavalier. Parfois, pour une goutte de *péquet*, il accorde pour la *raquette* « le surplus » une quatrième danse — *li bonne vive maclotte*. Le *passé-pied*, comme nous l'avons dit, se danse rarement, et il se paie à part.

Ce sont là, à présent, les danses des « vieux ». La jeunesse préfère les nouvelles danses, polka, valse et autres. C'est le progrès!

Nous devons, en terminant, remercier M. P. VAN DAMME, organiste à l'église S^{te}-Foy à Liège, qui a orné ces airs de danse d'un accompagnement pour piano dont on goûtera le charme vieillot et la délicieuse naïveté.

O. C.

L'Allemande

2. L'Amoureuse

First system of musical notation for 'L'Amoureuse', featuring a treble and bass clef in 2/4 time. The melody is in the treble clef, and the bass line is in the bass clef.

Second system of musical notation for 'L'Amoureuse', ending with a double bar line and the word 'Fin' above the treble clef.

Third system of musical notation for 'L'Amoureuse', continuing the melody and bass line.

Fourth system of musical notation for 'L'Amoureuse', including first and second endings. The first ending is marked '1°' and the second ending is marked '2°' and 'D. C.'.

3. Li Passe-Pid

First system of musical notation for 'Li Passe-Pid', featuring a treble and bass clef in 3/4 time. The key signature has one sharp (F#).

First system of musical notation for the second piece, featuring a treble and bass clef in 2/4 time. The key signature has one sharp (F#). The word 'Fin' is written above the treble clef.

Second system of musical notation for the second piece, continuing the melody and bass line.

Third system of musical notation for the second piece, ending with a double bar line and the word 'D. C.' above the treble clef.

4. Maclotte

First system of musical notation for 'Maclotte', featuring a treble and bass clef in 2/4 time. The key signature has one sharp (F#).

Second system of musical notation for 'Maclotte', ending with a double bar line and the word 'Fin' above the treble clef.

Third system of musical notation for 'Maclotte', continuing the melody and bass line.



5. Vive Maclotte



L'ANE ET LE CHEVAL EN ASSAUT DE PARESSE

Fable

Timps dè vîx testamint, adon qu' les biesses djâsît, c'esteut n' fêye on dj'vâ et ine âgne, paret, qu'estît ès même sitâf.

Li dj'vâ qu'esteut sûti, tu, fêve simblant dè mâ magnî et d'esse malåde.

Ça fait qu'on fêve ser tot l'ovrêge à l'âgne.

On djoû à l' nute, l'âgne si plain-dève d'esse nahîte.

« Fais comme mi, sotte mi coce, di-st-i li dj'vâ.

— Quimint sez-ve, don?

— Dji n' magne waire et dji fais les qwances d'esse malåde... et on m' lait tranquille! »

Li léddimain l'âgne ni vola rin prinde. Mains adon l' maisse attêla li dj'vâ.

Ci-cial tûsa, tote li djoûrnêye qu'il aveut fait 'n' boulette dè d'ner ses plans à l'âgne.

L'à l'nute, comme is djâsît co leu deux, l'âgne li d'manda çou qui l' maisse aveut dit.

« Il a dit qui s'i n' l'allève nin mîx d'main, qu' i l' toureut.

— Oh bin, dji magn'rès, di-st-elle l'âgne. »

Et li dj'vâ fourit tranquille, édon, lu, vous-dje dire!!

Au temps du Vieux Testament, alors que les bêtes parlaient, il était une fois un cheval et un âne, parait, qui étaient dans la même étable.

Le cheval qui était fatigué, lui, faisait semblant de mal manger et d'être malade.

Ça fait qu'on faisait faire tout l'ouvrage à l'âne.

Un jour au soir, l'âne se plaignait d'être fatigué(e).

« Fais comme moi, sotte ma queue, dit le cheval.

— Comment fais-tu, donc?

— Je ne mange guère et je fais semblant d'être malade... et on me laisse tranquille! »

Le lendemain l'âne ne voulut rien prendre. Mais alors le maître attela le cheval.

Celui-ci songea toute la journée qu'il avait fait une boulette (sottise) de donner ses plans à l'âne.

Le soir, comme ils parlaient encore eux deux, l'âne lui demanda ce que le maître avait dit.

« Il a dit que s'il ne t'allait pas mieux demain, il te tuerait.

— Oh bien, je mangerai, dit-elle l'âne. »

Et le cheval fut tranquille, n'est-ce pas, lui, veux-je dire!!